

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 9 (1876)

**Artikel:** Les réclamations de la conscience religieuse dans le sein du parti libéral  
**Autor:** Astié, J. -F.  
**Kapitel:** I  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379193>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LES

## RÉCLAMATIONS DE LA CONSCIENCE RELIGIEUSE

### DANS LE SEIN DU PARTI LIBÉRAL <sup>1</sup>

---

#### I

En commençant cette année, la neuvième de notre existence, nous avons la bonne fortune singulièrement rare de pouvoir apporter de bonnes nouvelles à nos lecteurs.

Ce n'est pas à dire toutefois que nous soyons à la veille de réaliser bien des progrès qui nous tiennent à cœur. Le nombre de nos abonnés se maintient à un chiffre trop peu élevé pour nous le permettre. Si les collaborateurs ne nous font pas défaut, la liberté d'introduire des articles originaux dans notre *Revue* n'a pas encore provoqué l'initiative désirable chez un nombre suffisant d'hommes d'étude pour répondre aux exigences d'une périodicité plus rapprochée. Comme par le passé nous continuerons donc notre œuvre éminemment modeste et désintéressée, jusqu'à ce qu'un concours plus général et plus actif nous permette de répondre mieux aux exigences de la situation.

On trouvera sans doute qu'il faut assez de complaisance pour parler de bonnes nouvelles dans une pareille condition de nos affaires. Si l'on veut néanmoins se rappeler que nous sommes demeurés fidèles à l'idée première de cette publication qui a été de fournir un organe aux hommes qui étudient en dehors de toute préoccupation d'école et de parti, peut-être reconnaîtra-t-on que nous avons quelque droit de nous réjouir. Ce

<sup>1</sup> *Quelques réflexions sur la crise de l'église réformée de France.* Lettres à M. Edouard Sayous, par Maurice Vernes, docteur en théologie. Paris 1875.

n'est pas après avoir parcouru la liste de nos abonnés, constaté l'état de notre portefeuille et fait notre caisse, que nous venons parler de bonnes nouvelles; en spiritualistes incorrigibles, perdus dans une génération revenue de ce travers, nous n'avons interrogé que les signes des temps. Une seule chose est nécessaire; le réveil parmi nous d'un sérieux intérêt pour les études théologiques et philosophiques; tout le reste ne peut manquer d'être donné par dessus, soit à nous, soit à d'autres. Céderions-nous peut-être à un optimisme qui n'est guère dans nos habitudes, en supposant que cette ère nouvelle est moins éloignée aujourd'hui qu'il y a une année?

Deux faits principaux ont amené la période de lassitude, d'indifférence et de stérilité que nous venons de traverser. Après les tentatives malheureuses qui avaient eu pour résultat de désintéresser du christianisme et même de la religion bien des hommes se donnant comme les champions d'une rénovation théologique, chacun s'était retiré sous sa tente de peur de s'exposer à pareil accident. Par une fâcheuse coïncidence, l'esprit de parti avait tout à coup pris un développement extraordinaire. D'un bord comme de l'autre, à droite comme à gauche, on déployait un zèle ardent pour faire triompher la cause dont on affirmait avec assurance l'excellence, tout en s'abstenant prudemment d'y trop penser. Comment les esprits malavisés qui venaient parler de science indépendante, désintéressée ne seraient-ils pas demeurés isolés en présence de partis absorbés par les exigences de la vie pratique, d'armées occupées à s'entre-déchirer?

La vérité, ainsi que cela se pratique souvent, pourrait être redevable d'un nouveau triomphe non pas à sa valeur intrinsèque, mais à l'excès du mal. Tout à coup, à la veille de l'action décisive, alors qu'on paraissait être en droit de s'y attendre le moins, voilà qu'un parti tout entier est invité par la voix compétente d'un docteur à confesser ses fautes et à reconnaître qu'à divers égards il a fait fausse route. Nous ne serions pas surpris que cette diversion provoquât des colères chez les stratégestes de gauche et une joie mal contenue chez les adversaires. Dans un camp comme dans l'autre, on se fait illusion;

il ne faut ni se réjouir, ni se lamenter à la pensée que le parti libéral est à la veille de se dissoudre ; il convient au contraire de se féliciter hautement de ce qu'il est mis en demeure de se renouveler et de se transformer, pour être mieux en mesure de remplir le rôle qui lui appartient dans notre rénovation théologique. Nul ne lui ravira la gloire d'avoir été le premier, lui, pauvre péager, à sentir qu'il y avait des fautes à confesser.

Disons-le bien haut, un renouvellement radical lui était plus indispensable qu'au parti contraire. En effet, en dépit de son nom et des apparences, il s'était encore moins modifié depuis trente ou quarante ans que l'orthodoxie. On ne manquera pas de nous renvoyer au nouveau libéralisme datant de 1850, beaucoup plus négatif et scientifique que l'ancien qui remonte aux premiers jours du Réveil. Mais ces deux branches de l'école avaient un point commun qui était toujours demeuré le cri de ralliement du parti : le libre examen. Sous les larges replis de ce drapeau indécis, avaient fini par s'abriter les opinions les plus hétérogènes, les plus contradictoires. Tenant infiniment plus à la méthode qu'aux résultats, on ne s'apercevait pas que, tout en se faisant scrupule de répudier les esprits légers et frivoles qui souvent tournaient en ridicule les choses saintes, sous prétexte de les examiner, on rompait successivement avec la révélation, avec le christianisme, avec la simple morale et le spiritualisme le plus élémentaire.

« J'estime, dit M. Maurice Vernes, que la théologie moderne, — si depuis dix ans tout travail n'avait cessé dans son sein, et si elle ne s'était bornée à se répéter, — j'estime, dis-je, que la théologie moderne, poussant plus avant dans la voie où elle avait marché si rapidement et dépourvue de tout contre-poids par son *subjectivisme* effréné (qu'elle décore du nom pompeux mais aussi vide, aussi antiphilosophique que sonore, de souveraineté de la conscience religieuse), n'avait plus que peu de chemin à faire pour ébranler la foi à l'immortalité personnelle, pour jeter des doutes sur la doctrine de la personnalité divine, pour réduire enfin la personne de Jésus à un minimum d'importance, qui aurait tout au plus autorisé le nom de théisme chrétien ou de théisme christianisé. Dieu soit loué de ce que ce

mouvement fougueux se soit tout à coup apaisé ! car, un pas de plus, et le schisme devenait nécessaire. »

Ajoutons que M. Maurice Vernes n'a pas connu toute la profondeur du mal auquel il allait chercher si courageusement à porter remède. Hélas ! le schisme est déjà effectué sinon dans les faits, du moins dans les idées. Grâce au voisinage du panthéisme et du matérialisme de l'Allemagne, le libéralisme en Suisse a de beaucoup devancé celui de France. Voici le bilan de l'école tel qu'il est solennellement dressé par un organe autorisé. On signale d'abord jusqu'où peut aller la diversité dans le sein du parti. « Il est vrai que nous, libéraux, nous n'avons pas tous la même dogmatique, nous pouvons différer sur le miracle, sur la Bible, sur Jésus, sur le culte, sur l'église, sur la religion, sur Dieu même. Parmi nous se trouvent des gens religieux au point de vue ecclésiastique et d'autres qui le sont peu ou pas du tout. Certains d'entre nous admettent une révélation particulière et unique déposée dans la Bible, d'autres n'admettent que la révélation universelle, d'autres n'admettent peut-être rien qui ressemble à une révélation quelconque. Certains d'entre nous croient peut-être à la Trinité et certains autres restent peut-être à peine persuadés qu'il y ait un Dieu conscient et réel. »

On remarquera l'absence complète de l'idée de salut et de rédemption par Jésus-Christ qui est la doctrine fondamentale de la théologie moderne. Serait-ce peut-être que les libéraux n'en sont plus à discuter sur ce point capital, mais qu'ils s'accordent à l'omettre comme étant sans importance ?

On serait vraiment tenté de le supposer en voyant ce qui nous est donné comme le côté positif du *credo* de l'école. Tous les libéraux catholiques ou protestants s'accordent à dire : « Je crois au progrès, je crois à la liberté, je crois à la démocratie, je crois aux droits de toute conscience, je crois à la raison et je respecte la science. »

Grâce à ce *credo*, l'union entre les libéraux « est puissante, elle repose sur le roc de l'unité spirituelle et vivante. » Spirituelle si l'on veut, mais en tout cas pas religieuse : le christianisme et la religion brillent en effet par leur absence dans ce



programme; un démocrate d'Athènes ou de Rome aurait pu en dire autant, et le parti libéral se trouve placé en fait de religion plus bas que la franc-maçonnerie qui, tout en prétendant rester neutre, professe croire au Grand Architecte de l'univers.

Et cette incartade d'enfants terribles n'a pas provoqué la moindre protestation au sein du parti. Au nom de quoi protester en effet lorsqu'on n'admet qu'un seul principe ferme, la méthode du libre examen? Si par aventure quelque libéral s'avise de nier la liberté, le progrès ou la démocratie, on relèguera ces articles parmi ceux sur lesquels on diffère et il ne restera plus comme unique lien que les droits de toute conscience et les deux sœurs inséparables, la raison et la science, divinités du moment que l'on adore avec d'autant plus de ferveur et de recueillement qu'elles sont enveloppées de voiles et se débloquent dans un lointain plein de mystère. Si, moins timides, les libéraux de Genève consentaient à entretenir avec leurs divinités favorites un commerce plus habituel et plus intime, ils ne manqueraient pas d'en recevoir maintes confidences précieuses : la raison leur crierait qu'il est absurde de vouloir constituer un parti religieux sans religion ; la science leur apprendrait que les belles choses qu'on célèbre aujourd'hui au bout de notre lac comme de grandes nouveautés et le dernier mot du progrès sont des vieilleries empruntées au XVIII<sup>e</sup> siècle allemand que les plus grands philosophes de notre âge ont poursuivies de leurs impitoyables sarcasmes et qui, aujourd'hui encore, au delà du Rhin, sont honnies par les libéraux scientifiques qui se donnent la peine de penser et de réfléchir.

Mais il y aurait de l'injustice à insister : les libéraux genevois ne sont pas en effet seuls responsables de la victoire inattendue qu'ils célèbrent avec une joie aussi bruyante que naïve. Ils se sont admirablement acquittés d'une mission que personne ne leur enviera. Les physiciens en sont encore à se demander s'il est possible d'arriver à un degré de froid absolu. Les libéraux du bout de notre lac ont prouvé pratiquement que l'on peut continuer à se donner comme un parti ecclésiastique alors que le thermomètre religieux est décidément arrivé au froid absolu. Le peuple de Genève, qui ne se croit pas

moins spirituel que celui de Paris, estime comme ce dernier que le monde entier est tenu d'admirer tout ce qu'il fait. La galerie profite en effet de la leçon comme faisait la jeunesse de Sparte à la vue des ilotes.

La brochure de M. Vernes ne pouvait venir plus à propos. Sans cette énergique protestation, le parti tout entier aurait pu être rendu responsable de pareilles fantaisies. Le point le plus profond de l'abîme ayant été atteint, il ne restait plus qu'à se relever par un effort énergique ou à périr. Espérons, dans notre intérêt à tous, que mis en demeure de se transformer radicalement, le parti libéral ne faillira pas à la tâche. Il paraît difficile que les paroles de M. Vernes ne trouvent pas de l'écho dans le cœur des hommes sérieux, religieux qui depuis longtemps doivent souffrir des allures que les esprits négatifs ont imposées au parti. Quelques personnes ne veulent voir dans le libéralisme qu'une négation qui méconnaît les besoins religieux les plus élémentaires, et laisse passer inaperçues les leçons les plus claires de l'histoire. D'autres voient dans cette école un fait trop général et trop important pour que, chez les meilleurs du moins, il n'ait pas sa raison d'être dans le besoin de réagir en faveur de quelque grande vérité morale et religieuse méconnue par l'orthodoxie. Tout le monde sera heureux de voir la tâche de ceux qui soutiennent cette dernière opinion facilitée par l'attitude que le parti libéral prendra en face de la courageuse mise en demeure de M. Maurice Vernes. L'école qui se piquait d'être le moins exclusive n'a que trop longtemps vécu exclusivement de la maxime du libre examen. Les hommes étrangers à la religion, qui assistent en spectateurs désintéressés aux débats entre les orthodoxes et les libéraux, signalent depuis longtemps tout ce qu'elle a de fallacieux et de vide ; les faits récents rappelés plus haut se chargent à leur tour de montrer où elle conduit. Le parti est arrivé au moment où il doit se dissoudre, s'il n'a la vitalité suffisante pour se transformer en donnant la prépondérance aux éléments positifs qu'il porte dans son sein. Ce sera le moyen de devenir plus religieux et plus chrétien, plus franchement libéral aussi, car rien ne sent plus l'étroitesse et l'intolérance que cette disposition à railler

toute foi positive pour s'incliner respectueusement devant la première négation venue que tel esprit frivole donne comme fruit du libre examen dont il n'abuse pas. En faisant cette évolution, le parti libéral abandonnerait les froides et vides régions de la libre pensée, dans lesquelles il a failli se perdre, pour reprendre la place légitime qui lui revient dans la grande famille protestante, et concourir à la solution de la crise actuelle.

M. Maurice Vernes rappelle en effet un lieu commun connu de tous ceux qui ont consenti à étudier la question et dont le parti libéral n'a pas encore su faire son profit. L'histoire s'inscrit en faux contre « les appréciations superficielles qui prétendent voir dans le grand mouvement religieux dont nous sommes issus la revendication du libre examen, de la foi individuelle, de la liberté de conscience et que sais-je encore ? Ce sont là des idées philosophiques assez modernes, dont l'énoncé aurait singulièrement étonné nos pères. Il y a eu, je le veux bien, une partie de tout cela dans la réforme, mais la réforme n'a pas été cela. »

Un moment, au début du Réveil, alors que les orthodoxes prétendaient rétablir les confessions de foi du XVI<sup>e</sup> siècle, la revendication du libre examen a pu avoir sa légitimité. Mais le parti s'est obstiné à vivre pendant un demi-siècle sur cette unique idée, sans s'apercevoir que les adversaires s'étaient profondément modifiés et que le terrain de la lutte avait été à tant d'égards changé. Il y a plus : la revendication exclusive du libre examen a fini par inspirer une sainte horreur pour toute définition de foi positive.

Nous arrivons ainsi au second reproche que M. Vernes adresse à son parti. « Ce qui a compromis, dit-il, ce qui a failli perdre l'œuvre du protestantisme libéral, ç'a été à mon sens principalement son dédain de la dogmatique. Il avait eu, dans le principe, le souci de justifier devant l'intelligence les postulats du sentiment religieux, d'établir une philosophie religieuse qui fût l'exposition rationnelle et systématique de la foi. Il y a bientôt renoncé pour s'en tenir aux lieux communs du spiritualisme contemporain. Puis, sous la détestable influence du vieux ratio-



nalisme, il s'est pris d'une sainte horreur pour tout ce qui ressemblait à une définition d'un point quelconque de la foi chrétienne. Toute déclaration dogmatique a été formellement honnie et déshonorée sous l'appellation de *confession de foi*, à laquelle les souvenirs d'une lutte pénible soutenue contre les partisans des anciens symboles donnaient je ne sais quel cachet odieux. Bref, on a perdu pied, l'intérêt ecclésiastique aidant. Or, pour tout homme qui réfléchit, rien n'est plus nécessaire à une réforme religieuse qu'une élaboration scientifique des points principaux de la foi qu'on veut présenter sous un jour nouveau. Cette élaboration systématique donne naissance à la dogmatique; une définition dogmatique est la forme nécessaire d'un point de foi. Quand une église se fonde, c'est un besoin pour elle que d'exprimer dans une confession plus ou moins complète la manière dont elle entend la vérité chrétienne. »

« On a vraiment honte d'avoir à prendre la défense de vérités aussi élémentaires. Ne verra-t-on donc pas que l'un des grands maux dont nous souffrons tous, tant orthodoxes que libéraux, c'est du défaut d'une dogmatique? Ce qui nous manque, c'est le cadre intellectuel où nous puissions ranger les différentes affirmations de notre sentiment religieux. Ah! l'œuvre stérile et funeste de ceux qui ne veulent plus de théologie, ni de dogmatique! Savez-vous ce qu'ils font? Ils précipitent notre décadence intellectuelle. » -

M. Vernes à mille fois raison; on ne saurait prononcer une parole plus vraie et plus opportune. Les sceptiques et quelques mystiques fantaisistes peuvent seuls se réjouir du dédain à l'endroit de la dogmatique. L'auteur nous paraît cependant ne pas tenir compte de deux circonstances atténuantes. D'abord, de nos jours surtout, une église nationale est un fait devant lequel on s'incline et non une théorie, une doctrine qu'on cherche à réaliser. La raison d'être de ces établissements c'est qu'on peut naître dans leur sein et y demeurer toute sa vie, sans se voir obligé de prendre parti entre les opinions théologiques qui divisent la chrétienté. Sous peine de devenir oppressives, ces églises ne peuvent avoir pour

unique dogmatique que la résultante vague ou précise des diverses opinions qui règnent dans un pays. Quoi qu'on puisse en penser au point de vue de l'église idéale, les libéraux étaient parfaitement dans leur droit en se passant de dogmatique. Quand on entre librement dans une église de professants, on sait à quoi on s'engage ; elle a le droit d'exiger qu'on ne s'écarte pas de la règle. Mais une église de multitude à laquelle on appartient par le seul fait de la naissance, doit s'arranger de façon, sous peine de devenir une marâtre, à ce que tous les enfants auxquels elle est fière d'ouvrir ses bras se sentent parfaitement à leur aise dans son sein. On ne saurait trop le répéter à ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir comprendre : il est aussi inique qu'illogique de prétendre bénéficier à la fois des avantages d'une église de professants et de ceux d'une église de multitude.

Les libéraux sont dans l'erreur selon nous en se contentant d'un vague sentimentalisme religieux, mais nul n'est en droit de les expulser de l'église officielle sous prétexte qu'ils n'en partagent pas la dogmatique. Le parti qui remportera une victoire si funeste est condamné à s'ensevelir dans son triomphe. D'accord pour être avant tout nationaux et par conséquent condamnés à vivre ensemble, les deux partis auraient dû s'arranger de façon à faire le moins mauvais ménage possible. L'expulsion des libéraux par les orthodoxes ne serait pas moins inique aujourd'hui que ne l'aurait été jadis celle des orthodoxes quand ceux-ci se trouvaient en minorité. Il n'est pas de fiction légale qui tienne : en religion moins que dans aucun autre domaine, il est permis de confondre la légalité et l'équité. Et qui sait si les libéraux n'ont pas la majorité dans le pays, en dépit des quelques voix de plus que leur adversaires ont eues dans le synode ? Il faut, dans de pareilles circonstances, un courage plus qu'ordinaire pour oser pousser à l'expulsion. *Plus de concessions !* répète-t-on en chœur : on oublie seulement que pour tenir ce fier langage il faudrait être chez soi, et non dans l'église de tout le monde, dans une église de multitude qui se pique de se recruter par la naissance. Est-on assuré que les générations nouvelles, que les

enfants des hommes qui partagent aujourd'hui la foi de la majorité du synode auront les convictions de leurs pères, et, dans le cas contraire, les expulsera-t-on à leur tour ? Les orthodoxes n'avaient qu'un moyen de se faire pardonner leur exorbitante prétention. Ils auraient dû se distinguer par leur zèle à réclamer du gouvernement qu'il ne fût fait aucun tort aux libéraux et qu'une position officielle leur fût assurée. On a trouvé plus politique de répéter sur tous les tons :

Adieu ; j'en suis hors :  
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts.

Et aux protestations des spectateurs impartiaux du débat on répond timidement en paraphrasant une excuse célèbre : Sommes-nous les gardiens des droits des libéraux, nous orthodoxes ? En tout ceci M. Vernes ne tient pas suffisamment compte des droits incontestables de son parti. Il a pour lui non pas « la solidité juridique et des arguments d'avocat, » mais la notion même d'une église de multitude dont une faible majorité de rencontre ne peut arbitrairement changer l'essence pour la transformer en une église de professants.

La seconde circonstance qui explique pourquoi le parti libéral n'a pas de dogmatique lui fait particulièrement honneur. S'il s'est abstenu d'aborder les questions de cet ordre, n'est-ce point parce qu'un instinct sûr l'avertissait qu'en se hasardant sur ce terrain inconnu il risquait d'arriver à des résultats qui renverseraient les principes religieux les plus élémentaires auxquels on ne voulait pas renoncer ? La prudence aurait ainsi amené à se réfugier par crainte de pire, dans un « sentimentalisme un peu banal dont on ornait une maigre théologie. » C'est que les résultats dogmatiques absolument négatifs auxquels étaient arrivés de bonne heure les esprits les plus hardis et les plus logiques n'étaient pas faits pour encourager. Il y a eu un moment vraiment tragique dans l'histoire de ces vingt dernières années. Il a fallu entendre tel coryphée du libéralisme célébrer comme apôtre, prophète du sentiment religieux un émule moins avancé que lui, oubliant qu'il avait de son côté hautement proclamé des résultats dogmatiques

montrant la vanité de toute religion orthodoxe ou libérale ! La même plume pouvait soutenir que le rationalisme n'est pas une religion et célébrer le promoteur d'une religion exclusivement rationnelle !!

Du reste, malgré l'ultra dogmatisme pratique, le dédain de la dogmatique n'est pas moins répandu dans les rangs de l'extrême droite. Là aussi on s'inspire de la peur, on se refuse à procéder à une révision de ses conceptions intellectuelles, parce qu'on redoute de compromettre des convictions religieuses inébranlables que l'on identifie avec une théologie singulièrement problématique. Orthodoxes et libéraux honnissent à l'envi la dogmatique : le premier pour ne pas être délivré du lourd fardeau sous lequel il plie, le second pour ne pas renoncer à la gaze légère qui laisserait voir sa nudité. Et comme la peur a pour effet de troubler la vue des choses, ces frères ennemis s'accordant à imputer à la Bible, qui n'en a cure, celui-ci sa dogmatique apoplectique, celui-là sa dogmatique étriquée.

Voilà comment les deux tendances extrêmes ont abouti à un commun mépris de l'histoire qu'elles sont condamnées à présenter sous le jour le plus faux. La prétention à reproduire le christianisme primitif n'est pas plus fondée chez les uns que chez les autres. Comme si on pouvait effacer arbitrairement dix-neuf siècles de développement !! Tandis que l'orthodoxie, en croyant de bonne foi faire revivre l'enseignement apostolique, ne sait le lire qu'à travers le prisme peu sûr de la dogmatique historique, le libéralisme impute à la théologie biblique les vagues lieux communs de la philosophie moderne.

M. Maurice Vernes signale, avec le respect qu'il devait à ses maîtres en fait de libéralisme, la vanité des efforts auxquels ils se sont livrés pour retrouver leurs idées favorites dans l'enseignement de Jésus et des apôtres.

« Un de nos amis, dit-il, a écrit entre autres ceci : « Le christianisme, en tant que doctrine, c'est l'amour de Dieu et des hommes, avec les sentiments et dispositions qu'il suppose et inspire, c'est cet amour élevé à l'état de religion, de principe central et seul nécessaire de la vie spirituelle. » Et ailleurs :



« Nous sommes chrétiens parce que nous professons essentiellement la religion telle que le Christ l'a conçue et prêchée en la ramenant systématiquement à cette vie intérieure dont l'amour de Dieu et des hommes est le mobile déterminant ; parce que nous sommes ainsi les disciples de celui qui a enseigné au monde cette religion d'amour, parce qu'enfin nous désirons vivre en communion d'esprit avec lui, afin de puiser dans cette association, que le temps et l'espace ne sauraient dissoudre, les forces dont nous avons besoin pour vaincre notre paresse morale et travailler à cette sanctification sans laquelle nul ne voit Dieu <sup>1</sup>. »

M. Maurice Vernes ajoute « ma conviction, *fruit de plusieurs années d'études* et de réflexions, » est que cet essai de transformer le protestantisme n'a pas réussi.

La prétention de M. Colani de donner une base historique au libéralisme en retrouvant les principes de cette école dans « la prédication du royaume » n'a pas mieux réussi. « Quand j'ai dû pour ma part, dit M. Maurice Vernes, reprendre avec une intention un peu différente les principaux points traités par M. Colani, je me suis vu obligé, malgré les vives sympathies que j'avais pour ses conclusions, je me suis vu, dis-je, obligé par une *longue et patiente étude* à rejeter absolument son système. La notion du royaume de Dieu d'après Jésus tiend si fortement à son temps et aux circonstances de son époque, elle est si immédiatement et si profondément engrenée dans l'histoire, que l'accommoder à nos idées philosophiques, c'est la fausser complètement. »

« Il m'est désormais impossible de considérer autrement que comme un brillant paradoxe la thèse par laquelle nous retrouverions dans la « prédication du royaume » nos idées favorites sur la vie divine, implantée par Jésus à l'humanité sous sa forme parfaite, et conquérant le monde par une prédication lente, mais sûre. Non, mille fois non, cette thèse toute moderne n'a rien à voir avec le christianisme de Jésus <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Ces deux citations sont empruntées à un écrit de M. Réville. *Trois lettres à M. le pasteur Poulain*, 3<sup>e</sup> édition, pag. 73 et 85.

<sup>2</sup> Je prends la liberté de recommander à nos amis, c'est M. Vernes qui



Quel a donc été le résultat de ces efforts désespérés qui ont exigé le déploiement de talents incontestables et ont absorbé un temps et des forces jeunes dont il était permis d'espérer mieux ? Il a fallu venir se briser misérablement contre l'écueil que l'on s'efforçait d'éviter. C'est encore M. Maurice Vernes qui le constate, le protestantisme transformé dont ces écrivains se font les apôtres n'est guère autre chose que « le rationalisme vulgaire, *ce plat rationalisme* pour lequel autrefois ils n'avaient point assez de mépris et de railleries et dont ils signalaient si bien la stérile et vulgaire impuissance.... Par quelle funeste aventure ces hommes qui ont protesté avec le plus de chaleur et d'élévation contre l'amoindrissement du sentiment religieux, corollaire nécessaire de cette pauvre dogmatique, sont-ils retombés sur le sol infécond dont ils avaient dénoncé si noblement, si religieusement, l'insuffisance radicale à nourrir la piété ? Par quel détour, par quelle illusion, par quel mirage cela a-t-il pu se faire ? »

Il faut avoir assisté en spectateur attentif et inquiet à la triste histoire de notre essai de rénovation théologique pendant ces vingt-cinq dernières années pour comprendre tout ce qu'a de poignant le phénomène signalé par M. Vernes. Il a donné le mot de l'énigme en rappelant ce fait caractéristique qui domine notre vie religieuse depuis le Réveil. « L'intellectualisme rationaliste, dit-il, qui a été si dangereux pour la « théologie moderne, » exerce aussi son influence, et son influence fâcheuse, sur l'orthodoxie contemporaine. C'est comme un souffle général, une funeste contagion, contre laquelle il me semble qu'il nous faut tous réagir. » C'est parce que bien des personnes avaient été gagnées, non pas à l'Évangile, mais à l'orthodoxie et encore par ses défauts, par l'apparente rigueur de son côté intellectuel, qu'elle ont pu facilement l'échanger contre le rationalisme vulgaire qui, lui aussi, prétendait répondre avant tout aux exigences de la raison. Grâce à cette base commune,

parle, une critique trop vive, mais extrêmement sagace du protestantisme libéral que renferme une récente brochure de Hartmann sur *la dissolution du christianisme*. — Voir l'analyse de cette brochure dans notre *Revue*, 3<sup>me</sup> livraison, 1875.

l'on a vu les jeunes gens d'abord, puis maint vieillard à cheveux blancs passer avec une facilité extrême d'un camp dans l'autre. Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi ? On ne faisait que se transporter d'une chambre à l'autre dans un même appartement situé au même étage. Dès les premières années les préoccupations intellectuelles ont dominé chez les hommes qui ont travaillé à notre développement théologique. Oubliant que le christianisme est avant tout affaire d'expérience, qu'il ne se prouve pas mais qu'il s'annonce, sous prétexte de se l'assimiler, on s'est laissé aller peu à peu à le traiter comme un suspect que l'on mettait sur la sellette. La confusion entre la théologie et la religion a facilité la méprise. Aussi, en fort peu de temps, ceux-là mêmes qui avaient été attirés par des besoins religieux et moraux se sont-ils laissé entraîner dans ce mouvement général de recul qui, comme le dit fort bien M. Vernes, pour la plupart a abouti au plat rationalisme et pour quelques autres plus bas encore. On a vu des hommes sérieux et savants, sous prétexte de travailler à s'assimiler le christianisme pour nous en donner une conception nouvelle, se débarrasser en quelques années avec une étonnante prestesse de la part qu'ils en admettaient au début de leurs études.

Nous reviendrons plus loin sur l'explication de ce phénomène instructif ; remarquons seulement qu'il n'est ni aussi nouveau, ni aussi étrange qu'il peut bien sembler à notre inexpérience. Ce fait a été signalé par M. Gass dans son *Histoire de la dogmatique protestante, de Semler à Schleiermacher*. « Dès que le rationalisme, dit-il, a cessé de puiser à la source de la révélation, dès qu'il s'est détourné des documents historiques et du souffle religieux qui les anime pour recourir aux procédés exclusivement rationnels, il est devenu faux, il a été réfuté par le développement de la théologie, et même de la philosophie. » Encore ici, grâce en bonne partie à notre ignorance, au lieu de profiter des leçons de l'histoire, nous avons donné sur un théâtre singulièrement rétréci une répétition des travers de l'Allemagne. Comment notre rationalisme aurait-il pu s'acquitter de sa mission de réconcilier le siècle avec le christianisme, alors qu'il avait commencé par renier ce dernier ? Aussi

les hommes les plus avancés ont-ils définitivement dit adieu à la théologie.

Et cependant n'étions-nous pas dans un milieu à divers égards favorable qui aurait dû nous faire éviter cet écueil ? M. Vernes rappelle fort à propos les origines de la théologie moderne parmi nous. « Ce mouvement d'idées, dit-il, avait un double point de départ : d'un côté, la théologie *morale*, dont Vinet est resté le représentant, laquelle, laissant au second plan le bagage du dogmatisme orthodoxe, insistait sur l'appropriation de l'Evangile aux besoins de la conscience et la nécessité d'un rapport personnel et intime entre le fidèle et Jésus-Christ, source et aliment de la foi ; de l'autre, les travaux critiques accomplis en Allemagne sur les livres sacrés. »

Malheureusement l'histoire est là pour établir que, bien loin de tenir compte avec équité de ces deux points de départ, on n'a rien eu de plus pressé que de sacrifier le premier au second, l'élément religieux et moral au facteur intellectuel et critique. C'est en vain que quelques hommes isolés ont fait des réserves demandant que les deux facteurs fussent maintenus en équilibre. On n'a eu aucun égard aux réclamations de ces esprit timides ; on avait hâte d'arriver ; la locomotive, lancée à toute vapeur, a donc accéléré sa vitesse pour venir, par le détour dont parle M. Vernes, voler en éclats, exactement au point d'où elle était partie, sur le roc stérile et nu du plat rationalisme dont on avait déclaré ne vouloir à aucun prix.

Soyons justes, le parti libéral ne saurait être rendu seul responsable de cette catastrophe. Si l'élément moral représenté par Vinet a été sacrifié, c'est en tout premier lieu la faute de ceux qui étaient particulièrement appelés à lui assurer un heureux [développement. Repoussé d'abord par le Réveil, gagné un instant par lui, Vinet n'a pas tardé à le dominer pour travailler ensuite à le transformer. Mais il est venu se heurter contre un intellectualisme éminemment inintelligent. Les hommes du Réveil qui se croyaient des chrétiens simples, faisant peu de cas de la théologie, se sont trouvés être des dogmaticiens intraitables, des piétistes paralysés par le respect aveugle d'un passé fantastique, des esprits réfractaires à toute conception

nouvelle. La peur aidant, bien loin de se laisser transformer, ils se sont raidis contre le souffle bienfaisant de la vie nouvelle qui seule pouvait les rajeunir. Les germes féconds répandus à pleines mains par Vinet n'ont pu lever dans notre sol rocailleux et stérile.

Il était dès lors aisé de prévoir ce qui est arrivé. Répudié par ceux-là mêmes qui semblaient spécialement appelés à le faire prévaloir, l'élément moral représenté par Vinet ne pouvait rencontrer un bon accueil des hommes chargés de représenter un autre facteur également légitime. Alors que les orthodoxes se faisaient ouvertement rationalistes, comment les libéraux seraient-ils devenus mystiques ? Ils ont au contraire vu accourir dans leurs rangs des hommes partis de la droite, et réagissant légitimement contre l'étroitesse des représentants du Réveil qui se refusaient à faire à l'élément religieux et moral, mis en avant par Vinet, la place qui lui était due. A divers égards et chez les meilleurs, le mouvement libéral est devenu une réaction légitime contre l'exclusisme et l'étroitesse du Réveil. Dès lors nous étions sortis des conditions d'un développement normal. Comme toujours la réaction a été d'autant plus aveugle et excessive qu'elle était plus légitime. Débarrassé de tout contre-poids, le parti libéral est allé aboutir chez la majorité à la négation de toute théologie, et chez les plus ardents à la répudiation de la religion et de la morale.

L'examen des questions critiques, qui, pendant quelques années, a absorbé toute l'attention, n'a pu naturellement s'effectuer dans des conditions favorables. En effet, un développement anormal ne saurait être profitable à aucun parti. On est tombé dans ce que M. Vernes appelle « l'*orthodoxie critique*, au fond beaucoup plus dangereuse que l'autre, puisqu'elle porte sur le côté formel de la foi et relègue dans l'ombre la vie elle-même, la piété agissante, le côté *réel, matériel* de la religion. Par là, la théologie nouvelle, qui tendait déjà une main à la libre-pensée, risquait de fournir de nouvelles facilités à l'indifférentisme religieux. Au lieu de se livrer à des études originales et impartiales qui auraient pu aboutir à la révision de maint arrêt de la critique, les docteurs libéraux se sont mis à la remorque des



écoles les plus négatives. Les hommes de second et troisième ordre ont suivi sans contrôle aucun, ne cessant d'admirer de confiance les belles choses qu'on leur enseignait. Plus qu'aucun autre, le parti qui s'abritait sous l'étendard du libre-examen s'est, dans son ensemble, dispensé d'étudier pour adopter de confiance ce que lui soufflaient ses chefs de file. Nul n'a plus abusé de la méthode d'autorité que le gros de l'école qui se piquait de repousser toute autorité. Il suffisait qu'on mît en avant une idée ; plus elle était négative, plus elle était promptement acceptée comme résultat indiscutable. La foule se croyait d'autant plus dispensée des moindres obligations envers la science qu'elle en exaltait plus résolument les droits et les privilèges. Il semblait que plus on s'éloignerait des traditions de l'église et du protestantisme en particulier, plus il y avait de chance de rencontrer la vérité. On n'avait que du dédain pour les esprits timides qui, au lieu de se joindre à cette course désordonnée, voulaient savoir où elle aboutirait, tandis qu'on prodiguait les sourires les plus gracieux aux littérateurs blasés qui, à bout de motifs, se jetaient sur les questions théologiques comme sur une mine curieuse à exploiter. Aussi les esprits frivoles, les libres-penseurs d'abord, les athées et les matérialistes ensuite n'ont-ils pas tardé à s'apercevoir que ce jeu-là ne pouvait qu'avancer leurs affaires. Ils se sont donc joints çà et là ostensiblement au mouvement libéral et ils ont été accueillis toujours au nom du libre-examen. Nous n'avons jamais compris comment les hommes d'un sérieux religieux incontestable n'ont pas élevé la voix pour enrayer un mouvement qui menaçait de ne plus s'arrêter en deçà de la négation la plus absolue. Encore un pas et on allait verser dans la morale indépendante, cette négation théorique de tout dogme, dit M. Vernes, « avec laquelle, orthodoxes ou libéraux, il nous est arrivé parfois, disons-le avec humiliation, de conspirer tout bas. »

## II

Mais c'est trop revenir sur une histoire pénible suffisamment connue de tous ceux qui ont prêté quelque attention aux débats de ces vingt-cinq dernières années. Si nous l'avons encore une